

» plus tout ce que celui-là est venu nous  
 » débiter en Europe : c'est un intrigant. »  
 Comme on peut pourtant tromper les  
 princes, même les plus éclairés, ceux  
 qui se produisent davantage ! A moins  
 qu'il n'en fût ici comme de Napoléon,  
 qui employait parfois des expressions  
 fâcheuses avec des significations à lui,  
 et nullement injurieuses. Et puis, par  
 bonheur encore que j'ai déjà pour moi  
 le temps, ce véritable creuset des caractères :  
 des années se sont écoulées depuis,  
 et l'opinion unanime, j'ose l'espérer,  
 de tous ceux qui ont été à même de  
 me connaître ou de me suivre, me  
 justifierait assez d'une telle inculpation.  
 Un intrigant ! moi, qui ai épuisé sur un  
 roc toutes les vanités de ce monde ; moi,  
 qui dans les nues de Longwood, ai vu  
 toutes choses de si haut qu'elles sont  
 demeurées si petites à mes yeux ! Moi,  
 auquel qui que ce soit sur la terre ne  
 saurait plus aujourd'hui rien faire désirer !  
 Moi enfin qui, ne me regardant plus  
 comme de ce monde, ne puis avoir, et  
 n'ai en effet, d'autre ambition, tout au  
 plus d'autre vœu, que celui de Diogène :  
 Qu'on ne me gêne pas dans ma part  
 de soleil.

## DEPUIS L'ARRIVÉE A OFFENBACH

JUSQU'AU RETOUR EN FRANCE.

---

 Espace de plus de deux ans.
 

---

Séjour à Offenbach. — Détails. — Arrivée de  
 M<sup>me</sup> de Montholon en Europe. — Voyage à  
 Bruxelles. — Séjour à Liège, à Chaude-Fontaine,  
 à Sohan près Spa, à Anvers, à Malines. —  
 Mort de Napoléon. — Retour en France. —  
 Conclusion.

OFFENBACH est une jolie petite ville du  
 grand-duché de Darmstadt, située sur  
 le Mein, à deux lieues de Francfort. Je  
 m'étais établi, suivant ma coutume, dans  
 une espèce de petit ermitage : il était  
 sur le bord du fleuve, et à deux pas de  
 la ville.

Mes maux de tête, sous leurs divers  
 symptômes, ne m'avaient jamais quitté ;  
 à Manheim, j'avais éprouvé des douleurs  
 très-aiguës. Au bout de quelque temps  
 de séjour à Offenbach, mon incommodité  
 prit assez subitement un caractère  
 nouveau, insupportable, alarmant. C'est  
 alors que commencèrent un malaise uni-  
 versel, une débilité croissante qui, interdisant  
 l'emploi de toutes les facultés, ame-

naient le complet dégoût de la vie; alors aussi commencèrent ce frémissement instantané sous mes pas et dans toute ma personne, ces éblouissemens subits que j'eusse pu appeler le clignotement de l'existence. Combien de fois, dans cet état, et sans en rien témoigner, je me suis couché avec la pensée, j'ai presque dit l'espérance de ne plus me réveiller! M<sup>me</sup> de Las Cases, dans l'excès de son inquiétude, voulant que j'interrompisse toute espèce d'occupation quelconque, dont au fait j'étais absolument incapable, me supprima mes lettres, et écrivit à des parens de l'Empereur, pour les prévenir de ma véritable situation, et les engager à me nommer un successeur dans les soins que je m'étais créés. Déjà depuis long-temps, par précaution, moi-même je m'étais priés de m'adjoindre quelqu'un dont c'eût été le bonheur et dont le choix eût été agréable à l'Empereur.\* Il était auprès de l'un d'eux; mais, par un motif ou par un autre, cela ne put se faire, et la nécessité me força d'inter-

\* Le colonel Planat, officier d'ordonnance qui nous avait suivis jusqu'à Plymouth, et qui, sur les derniers temps, avait même obtenu l'autorisation de se rendre à Sainte-Hélène.

rompre sans que rien fût pourvu pour y suppléer.

J'épuisai vainement tous les secours de la médecine, et si les soins domestiques, les tendres sollicitudes qui m'entouraient de toutes parts y eussent pu quelque chose, mon incommodité n'eût plus été qu'un bonheur, par la satisfaction de me les voir prodiguer: on aime à s'arrêter sur ce qui fut doux, et je ne saurais assurément mieux rendre tout le grand intérêt qu'on me portait, et la nature des récompenses que me valaient les sentimens que j'avais montrés, les efforts que j'avais tentés, qu'en disant que mon petit ermitage s'est vu honoré de la présence de trois reines, et, je crois, le même jour: deux se trouvaient déchues, il est vrai; mais en ce moment même, par l'élévation de leur âme, la simplicité de leurs manières, l'éclat de leurs autres qualités, elles n'en captivaient pas moins le respect universel autant qu'à l'époque de leur plus haute splendeur.

C'est à Offenbach que me fut adressée, dans sa marche pour Sainte-Hélène, la petite colonie que le cardinal Fesch y expédiait: elle se composait d'un aumô-

nier, d'un chirurgien, d'un médecin, d'un valet-de-chambre, tous du choix du cardinal. A mon arrivée en Europe, je lui avais écrit être sûr que l'envoi d'un prêtre, capable aussi d'écrire sous la dictée et d'aider un peu au travail, serait fort agréable à l'Empereur, et j'avais employé son intermédiaire pour y intéresser la conscience du Saint-Père, qui, en effet, l'exigea des ministres anglais, lesquels s'y étaient refusés jusque-là, ou y avaient attaché des conditions inadmissibles. C'est aussi d'Offenbach que j'expédiai pour Longwood deux charmans portraits : l'un du jeune Napoléon, peint d'après lui dans l'année même, et envoyé par le roi Jérôme : l'autre était celui de l'Impératrice Joséphine par Sain, dont la reine Hortense faisait le sacrifice. Il était monté sur une magnifique boîte à thé en cristal. Ce choix du cristal était une précaution délicate de la reine, qui avait fait aussi exécuter la monture de manière à ce qu'il devint impossible de pouvoir soupçonner aucune supercherie d'écriture cachée. Le premier de ces deux portraits est parvenu : le valet-de-chambre de l'Empereur m'a dit depuis, que Napoléon, en

l'apercevant, s'en était saisi avec avidité et l'avait baisé. Moi, qui sais combien peu l'Empereur était démonstratif, je puis juger par là de toute l'étendue de sa satisfaction et de sa joie. Quant au portrait de l'Impératrice Joséphine, il n'est jamais arrivé à Longwood, bien que par un contraste assez singulier, on s'y soit trouvé, par suite de quelques mémoires, avoir acquitté les frais de douane de son entrée en Angleterre.

Vers la fin de l'été, M<sup>me</sup> de Las Cases, par ordre des médecins, me traîna aux eaux de Schwalbach, où je fus pour tous un objet de commisération. J'en fus ramené sans en avoir obtenu aucun bénéfice; mais alors une circonstance ranima, pour un instant, mes forces, et me fit quitter l'Allemagne.

Tout à coup j'apprends par les papiers publics le retour de M<sup>me</sup> de Montholon en Europe : elle avait été, ainsi que moi, repoussée d'Angleterre et débarquée à Ostende. Je ne pus résister à aller chercher des détails authentiques dont j'étais privé depuis si long-temps. Je courus vers elle pour la rejoindre, soit qu'on lui permit de séjourner dans le pays, soit qu'on la forçât, à mon exemple, de

courir les grands chemins, et dans ce cas, je pouvais lui être utile, j'avais de l'expérience.

Voyageant avec mystère, car je me rappelais trop bien tous les mauvais traitemens reçus jadis dans les Pays-Bas, je joignis M<sup>me</sup> la comtesse de Montholon à Bruxelles. Non seulement elle pouvait y demeurer, mais elle y avait été reçue avec des égards tout particuliers; et un journal de l'endroit ayant annoncé qu'elle serait obligée de poursuivre sa route, un article semi-officiel avait réfuté cette nouvelle, et s'appuyant surtout de ce que les Pays-Bas étaient *la terre de l'hospitalité*. Il ne m'en fallut pas davantage; la Belgique me paraissait presque la France; au milieu des Belges je me croyais parmi des compatriotes. J'écrivis donc à M<sup>me</sup> de Las Cases notre bonne fortune, pour qu'elle se hâtât de venir me joindre; et fuyant Bruxelles pour les mêmes motifs qui m'avaient fait sortir de Francfort, je choisis Liège, en souvenir du tendre accueil que j'y avais reçu lors de mon infortuné passage dix-huit mois auparavant, et je fus m'y établir, non sans appréhension de quelque malencontre nouvelle; et j'avais

tort; car je dois dire avec vérité et reconnaissance que durant près de deux ans et demi que j'ai parcouru depuis le pays en toutes directions, sans aucune demande, aucune sollicitation, pas même d'avertissement préalable, ce pays, jadis si funeste pour moi, fut toujours en effet depuis la terre de l'hospitalité; n'ayant jamais eu à m'apercevoir d'aucune autorité quelconque, si ce n'est par la tranquillité, le repos dont je jouissais sous son ombre: l'influence, la malveillance étrangères avaient cessé.

C'est dans ce temps que mon fils demanda de nouveau, et pour son propre compte, de retourner à Longwood. J'ai la réponse de lord Bathurst qui s'y refuse. Plus tard la princesse Pauline, qui venait d'obtenir de s'y rendre, m'écrivit pour me demander si mon fils voudrait l'y accompagner; mais alors, hélas! il n'était plus temps!...

Ni l'affection, ni les soins de mes amis à Liège, où je restai tout l'hiver, ni le site agreste de Chaude-Fontaine, ou je passai le printemps; ni l'hospitalité généreuse du digne et bon propriétaire du charmant lieu de Justlanville, qui me força d'accepter pour l'été, à quelques

pas de lui, la demeure de Sohan aux portes de Spa et de Verviers, ni la bienveillance de tous les siens, si nombreux, si bienfaisans, si considérés dans le pays, ne purent améliorer mon état ni fixer mon séjour; et pourtant il me serait difficile de rendre dignement la bienveillance extrême, les dispositions touchantes, l'esprit sympathique de toute la population de ces contrées si prospères, si riches, si florissantes sous le règne impérial, et demeurées si reconnaissantes. Combien de fois dans mes promenades solitaires, les gens de la campagne, les artisans, se retournant après m'avoir croisé, ne se sont-ils pas écriés : *vivent les bons amis et la fidélité!* Paroles douces qui remuaient le cœur. Combien de fois, si nous manquions de quelques légumes ou autres objets semblables, n'avons-nous pas été obligés, auprès des gens les plus pauvres, de les faire acheter sous le nom de quelque voisin, parcequ'à nous on ne voulait que les *donner!* Que de traits de ce genre j'aurais à citer, et de bien d'autre nature encore! Mais j'abrège autant que je puis, j'écris en courant; aussi bien je me sens embarrassé de me trouver seul en scène;

et cependant je ne veux pas laisser de lacune, ceci doit être, de ma part, une espèce de compte rendu.

J'allai passer mon second hiver à Anvers avec des amis sincères que j'aime tendrement et que m'avait créés mon expédition de Flessingue dix ans auparavant; et au printemps je gagnai Malines sans aucun motif; seulement parce que je ne pouvais rester plus long-temps dans le même endroit. J'avais le besoin de changer; j'étais le malade qui s'agite et se retourne dans son lit, cherchant vainement les douceurs du sommeil. Deux fois, pendant nos deux années de la Belgique, M<sup>me</sup> de Las Cases voulut me conduire dans le midi, et deux fois, au moment de l'exécution, des circonstances forcées vinrent nous arrêter; contretemps, au surplus, qui furent pour nous autant de véritables faveurs de la fortune. Sans le premier, nous nous serions trouvés engagés à une journée en dedans de la frontière, au moment même d'une catastrophe funeste et sanglante; et sans le second, nous serions arrivés à Nice précisément au moment de l'explosion constitutionnelle du Piémont; et nul doute que, dans les deux

cas, et assez naturellement, nous n'eussions été soumis à des désagrémens au moins passagers.

Cependant se tint le congrès de Laybach, et je ne pus résister à tenter de nouvelles sollicitations encore. J'adressai une nouvelle lettre à chacun des trois hauts Souverains. Voici celle à l'Empereur Alexandre :

« Sire, — Une nouvelle occasion solennelle se présente d'élever jusqu'à V. M. d'humbles et respectueux accens; je la saisis de nouveau avec empressement.

» Je craindrai peu de me rendre importun : mon excuse et mon pardon sont dans la générosité de votre âme.

» Sire, rappeler en ce moment à votre attention et à celle de vos hauts alliés l'auguste captif que vous appelâtes long-temps votre frère et votre ami, chercher à détourner vos pensées et les leurs sur cette victime, dont la cruelle agonie m'est toujours présente, c'est, je le sais, faire entendre la cloche de la mort au milieu de la joie et des festins; mais en cela, Sire, je crois, aux yeux de V. M. même, remplir un honorable et pieux devoir, dont l'ac-

» complissement me demeurerait tous jours doux, quelque périlleux qu'il pût être!....

» Sire, réduit à un état d'infirmité et de faiblesse qui me permet à peine de lier quelques idées, je vais suivre l'instinct de mon cœur, au défaut des facultés de ma tête, en me contentant de reproduire littéralement ici à V. M. la note que j'osai lui adresser à Aix-la-Chapelle\*; aussi bien, les circonstances étant demeurées les mêmes, rien n'ayant changé depuis à cet égard, que pourrais-je faire de mieux que de replacer sous les yeux de V. M. le même tableau, les mêmes faits, les mêmes raisonnemens, les mêmes vérités.

» Seulement, si, en dépit de ce que je semblais y affirmer alors, l'illustre victime, contre mon attente et celle de la faculté, respire encore; si elle n'a pas déjà succombé, j'oserai observer à V. M. que cette prolongation inespérée de sa vie, qui n'est pour elle que la continuité de son supplice, est peut-

\* Voyez plus haut page 420.

» être pour V. M. un bienfait du Ciel  
 » que la Providence ménage à votre cœur  
 » et à votre mémoire..... Ah! Sire, il en  
 » est donc temps encore!!!.... Mais le  
 » moment précieux peut échapper à  
 » chaque instant à toute votre puissance!...  
 » Et que seraient alors des regrets tar-  
 » difs, impuissans, qui ne pourraient  
 » appaiser votre cœur, ou restituer à  
 » votre mémoire un acte magnanime,  
 » généreux, une nature de gloire la plus  
 » douce, la plus morale, la plus recom-  
 » mandable à la postérité, la mieux en-  
 » tendue peut-être dont vous eussiez pu  
 » embellir votre glorieuse vie? Je veux  
 » dire l'oubli des injures, le dédain des  
 » vengeances, les souvenirs de l'ancienne  
 » amitié, enfin le respect dû à la majesté  
 » royale, à un oingt du Seigneur!!!  
 » Sire, depuis mon retour en Europe,  
 » séparé de la société des hommes, en  
 » proie à des souffrances désespérées puis-  
 » sées à Sainte-Hélène même, apparten-  
 » nant désormais et sans retour bien plus  
 » à l'autre vie qu'à celle-ci, j'éleve dans  
 » ma retraite, chaque jour avec ardeur,  
 » mes mains vers le Tout-Puissant pour  
 » qu'il daigne toucher le cœur de V. M.

» et l'éclairer sur une portion si essen-  
 » tielle de ses intérêts et de sa gloire.

» Je suis, etc., Le comte de LAS CASES.»

Quelles prophéties que plusieurs de  
 ces lignes! Hélas! Elles étaient à peine  
 sous les yeux des Monarques, qu'il n'é-  
 tait plus!.... Il avait cessé de vivre, de  
 souffrir!.... En ouvrant le Moniteur, j'y  
 trouvai l'annonce fatale.... Bien qu'elle  
 ne pût me surprendre, qu'elle fût depuis  
 long-temps certaine à ma raison, je n'en  
 demeurai pas moins frappé, saisi comme  
 d'un événement inattendu, qui n'eût  
 jamais dû arriver....

Le lendemain je reçus une lettre de  
 Londres, avec les détails circonstanciés,  
 et les conjectures auxquelles certains  
 de ces détails pouvaient donner matière;  
 et cette lettre se terminait disant: « c'est  
 » le cinq mai, vers les six heures du soir,  
 » à l'instant même où le coup de canon  
 » annonçait le coucher du soleil, que  
 » sa grande âme a quitté la terre.... » Et  
 ce que peuvent les rapprochemens!....  
 Près de Napoléon, et par son impulsion  
 même, j'avais pris l'habitude de tenir  
 registre de chacun de mes jours; ce qu'il  
 regrettait fort, me répétait-il souvent, de  
 n'avoir pas fait pour son propre compte:

« Une ligne de ressouvenir, disait-il, » seulement deux ou trois mots indiqués » Or, j'avais toujours continué depuis, et je courus, comme on se l'imagine, chercher avec empressement le cinq mai, pour savoir où j'étais, ce que je faisais, ce qui m'arrivait à l'instant fatal; et que trouvais-je? — *Orage subit; abri sous une grange; terrible éclat de tonnerre.* — C'est que me promenant, vers le soir, à cheval, dans la campagne hors de Malines, et par un temps superbe, il survint tout à coup un de ces orages d'été, tellement fort, que je me vis forcé de me réfugier à cheval sous une grange, et là éclata un si violent coup de tonnerre, que je le crus tombé à mes côtés. Hélas! tout ce qui se passait ailleurs! si loin, au même moment!.... La chose pourra paraître plus qu'étrange peut-être; mais peu de temps encore s'est écoulé, et il se trouve sans doute à Malines, ou dans les environs, des physiciens, des météorologistes tenant compte de l'état du ciel: à eux de vérifier et de contredire.

Au bruit de la mort de Napoléon, on doit le dire, ce ne fut partout qu'un seul cri, un même sentiment, dans les rues,

dans les boutiques, sur les places publiques; les salons même témoignèrent quelque chose; les cabinets seuls se montrèrent insensibles. Que dis-je insensibles?... Mais, après tout, c'était naturel: ils respiraient enfin à leur aise!...

Pendant sa vie, au temps de sa puissance, il avait été assailli de pamphlets et de libelles; à sa mort, on fut inondé tout à coup de productions à sa louange: contraste, du reste, qui repose un peu de tant de bassesses du cœur humain. Ce furent partout et de toutes parts des compositions en prose et en vers, des peintures, des portraits, des tableaux, des lithographies, et mille petits objets plus ou moins ingénieux constatant bien plus que ne saurait faire toute la pompe des rois, la sincérité, l'étendue, la vivacité des sentimens qu'il laissait après lui.

Un curé, sur les bords du Rhin, dont le lieu avait reçu quelque bien particulier de l'Empereur, assembla ses paroissiens, et les fit prier pour leur ancien bienfaiteur.

Dans une grande ville de la Belgique, un grand nombre de citoyens souscrivirent pour un service funèbre solennel,



et s'ils s'en abstinrent, ce fut bien plus comme convenance de leur part, que par suite d'une interdiction supérieure. Alors se vérifièrent ces paroles que je lui avais souvent entendu répéter : « Avec » le temps rien ne sera beau, ne frap- » pera l'attention comme de me rendre » justice.... Je gagnerai chaque jour dans » l'esprit des peuples.... Mon nom de- » viendra l'étoile de leurs droits, il sera » l'expression de leurs regrets, etc., etc.

Et toutes ces circonstances se sont vérifiées en tous pays et partout. Un pair de la Grande-Bretagne, à peu de temps de là, disait en plein parlement : « Que les personnes même qui détestè- » rent ce grand homme, ont reconnu » que depuis dix siècles il n'avait point » paru sur la terre un caractère plus ex- » traordinaire. L'Europe entière, ajouta- » t-il, a porté le deuil du héros; et ceux » qui ont contribué à ce grand forfait » sont voués aux mépris des générations » présentes aussi bien qu'à ceux de la » postérité \*.

\* Discours de lord Holland. *Pilote du 3 août* 1822.

Deux professeurs allemands, soit qu'ils eussent toujours reconnu son vrai caractère, soit qu'ils fussent guéris, par l'expérience, de leurs préventions nationales, ont élevé un monument à sa mémoire, avec quelques inscriptions indiquant qu'avec lui tombe un voile funèbre sur les droits des peuples et la course ascendante de la civilisation.

Nos écrivains ont défendu sa mémoire; nos poètes l'ont célébrée, et de nos orateurs, dans la tribune législative, ont proclamé tout haut l'attachement qu'ils lui avaient porté, ou se sont honorés les distinctions qu'ils en avaient reçues.

Voilà des faits qui me sont connus, sans compter tant d'autres encore sans doute que j'ignore.

Il ne me restait plus désormais qu'à rentrer dans la patrie. Traversant la frontière, après cette seconde émigration, je ne pus m'empêcher de songer aux circonstances de mon retour lors de la première, et qu'elle différence de sentimens les distinguait! Alors il me semblait à chaque pas marcher au milieu d'une population hostile : à présent je ne croyais que rentrer dans la famille.

Bientôt je revis tous mes compagnons de Longwood; et les embrassant, je ne pouvais me défendre d'une douloureuse réflexion. Nous nous retrouvions tous; mais celui pour lequel nous avions couru sur ce roc fatal, celui-là seul y était demeuré, et je me rappelais qu'il nous l'avait dit ainsi, et tant d'autres choses encore?

J'appris de tous ces témoins oculaires les détails et les circonstances des mauvais traitemens qui, depuis moi, avaient toujours été croissans, et je vis que les temps que j'avais connus n'avaient point été encore les momens les plus malheureux.

Je lus ses dernières volontés; j'y trouvai mon nom trois et quatre fois; et de sa propre main!.... Quelles émotions en moi!... Assurément je n'avais pas besoin de cela pour ma récompense; depuis long-temps je la portais au-dedans de moi; mais que ces souvenirs pourtant m'étaient chers et doux!.... Combien ils m'étaient plus précieux que des millions! Et toutefois il y joignait de grosses sommes sur ceux des siens qui lui tiennent de plus près et lui furent les plus

chers. S'ils les acquittent jamais, tant mieux; cela les intéresse désormais bien plus que moi... Je me serais complu du reste à ne me considérer, en quelque façon, que comme un dépositaire. J'ai même voulu prendre les devans; mais il a fallu m'arrêter; mes moyens ne me permettaient guère de faire les avances. Mon bonheur eût été grand de retirer quelques vétérans civils et militaires; dans nos longues soirées, nous eussions souvent parlé de ses batailles, ou raconté de son cœur....

Enfin, je reçus, grâce à l'entremise zélée d'un des plus beaux caractères de la pairie anglaise, les papiers qui m'avaient été retenus à Sainte-Hélène, et sur lesquels, en dépit de toute la force des lois, je ne comptais plus. Dans la situation où je m'étais trouvé, avec les sentimens qu'elle m'avait laissés; je me crus dans l'obligation indispensable d'aider, puisque j'en avais quelques moyens, à faire mieux connaître celui qu'on avait tant méconnu; et, en dépit de mon état, je me mis à l'ouvrage. Le Ciel a béni mes efforts, en me permettant d'aller jusqu'au bout, et de terminer

550 MÉM. DE STE-HÉLÈNE. (Année 1821)  
tant bien que mal ce que j'ai le bon-  
heur de faire en cet instant. Si j'ai réussi  
à ramener des cœurs justes et droits, si  
j'ai détruit des préjugés, vaincu des  
préventions, j'ai atteint mon but le plus  
cher, le plus doux : ma mission est  
accomplie.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.

## POSTFACE.

---

CETTE dernière livraison a été retardée plus que je ne devais, et assurément bien plus que je n'eusse voulu. Après m'être vu forcé de l'interrompre plusieurs fois, et avec la crainte même de ne plus être en état d'y revenir, elle est enfin terminée; mais je sens ici tout le besoin d'invoquer de nouveau l'indulgence, particulièrement sur la manière courue dont cette fin aura été traitée. Mes extrêmes souffrances d'un côté, de l'autre l'obligation de répondre à une bienveillante impatience, seront mes sincères et trop valables excuses. Puisse-t-on les agréer!

— J'aurais voulu et j'avais espéré pouvoir produire le testament de Napoléon; cet acte de ses dernières pensées, assez volumineux, composé du testament et de six codiciles, tous de sa main, de lui à qui il en coûtait tant d'écrire, exécuté dans les neuf derniers jours de son existence, au fort d'une agonie de douleurs des plus déchirantes; ce sont des pièces qui excitent et qui ont le droit d'exciter une vive et juste curiosité; mais elles ne m'ont été communiquées que confidentiellement, et cette circonstance m'interdit de les faire connaître.

J'avais espéré aussi pouvoir donner, avec précision et vérité, les plus petits détails des derniers momens de la grande victime: ils m'avaient été offerts d'abord par un de ceux-là même qui lui avaient fermé les yeux; mais depuis j'ai compris qu'il se réservait de les